

# **A CHACUN SA FAIM**

**Lou Lacaussade**

**raconter la vie**

Durant mon parcours universitaire, j'ai étudié les questions de genre dans les sociétés exotiques, notamment celle de la discrimination sexuelle concernant l'alimentation des petites filles par rapport à celle des garçons. Cependant, pas besoin de faire 6 000 kilomètres pour voir que dans notre propre société cette discrimination à la nourriture a sévi et continue, peut-être, de sévir.

Dans les maisons d'enfants (nom pudiquement donné à ce qu'on appelait autrefois « orphelinats ») pendant les années 60-70, j'ai bénéficié d'une éducation plutôt traditionnelle. Celle-ci a été fortement accentuée par la venue d'une nouvelle Directrice très rétrograde, au sein de l'institution où je me trouvais. De nombreuses années plus tard, j'appris que cette dernière avait été soupçonnée d'avoir détourné une partie de l'argent destinée au pensionnat. L'affaire fut étouffée. Mais, je me suis toujours demandé si cela avait un lien de cause à effet avec la réduction drastique de nos portions de nourriture. A cette époque, je quittais toujours la table du réfectoire en ayant encore faim. Ou était-ce seulement à cause de l'adolescence qui peut rendre parfois si affamé ?

Parmi les tâches ménagères dont étaient chargées uniquement les filles, il y avait le service du repas. Tous les soirs, deux filles, l'une tirant, l'autre poussant, amenaient le lourd chariot de la cuisine au réfectoire. Là, elles devaient déposer les plats sur les tables. Trois voyages étaient nécessaires : elles apportaient d'abord le potage, puis le plat principal et enfin le dessert. Dans cette tâche, je me retrouvais appariée avec une fille élevée par la Directrice dans son ancien pensionnat. J'imaginais que, comme les autres élevés par cette Directrice, que nous jugions sournois et dissimulateurs, on l'avait mise avec moi afin qu'elle lui rapporte tous mes agissements. Contrairement à mes prévisions, ma camarade de service, que je nommerais Zoé, et moi, nous entendîmes à merveille, ruinant les attentes supposées de la directrice.

Voici comment nous mîmes à exécution le plan que j'avais fomenté.

L'une des injustices les plus révoltantes était la répartition de la nourriture dans le réfectoire des « grands » : les filles, plus nombreuses, à cinq ou six à table, étaient réduites à la portion congrue, tandis qu'à la table de la Directrice, trois ou quatre garçons s'empiffraient. Ce n'était pas gênant

lorsque c'était jour de bettes ou d'épinards car personne ne les aimait. Néanmoins l'injustice devenait insupportable lorsqu'il y avait des frites ou du gratin.

Selon le principe de Robin des Bois qui prenait aux riches pour distribuer aux pauvres, Zoé et moi décidâmes de faire régner la justice là où elle était absente.

La première action fut, dans la cuisine, de changer l'ordre des plats sur le chariot. C'est ce que nous fîmes le plus discrètement possible afin de ne pas nous faire prendre. Les plats étaient rangés selon l'ordre de distribution, les plus remplis étant habituellement destinés à la table de la directrice. Puis, une fois dans le réfectoire, il s'agissait de les déposer tour à tour sur chaque table, sans que la Directrice ni son « chouchou », l'enfant le plus gras du pensionnat, ne s'aperçoivent de la substitution. Les premiers soirs de la mise en œuvre de ce que nous appelions notre « résistance », ils ne remarquèrent rien. Mais les suivants, le « chouchou » sentant probablement qu'il se gavait moins lorsque Zoé et moi étions de service soupçonna quelque chose.

Nous sentions son regard planer au-dessus du chariot ainsi que dans notre dos, tandis que nous déposions les plats sur les tables. Il nous fallait redoubler de vigilance.

Aux tables les plus défavorisées, celles où les filles étaient à six, notre manège avait déjà été remarqué. Les plats arrivaient inhabituellement garnis. Ainsi, sitôt posée sur la table, la nourriture était prestement répartie dans les six assiettes. En deux ou trois coups de fourchette la moitié du contenu était déjà dans les estomacs. Bien malin qui aurait pu prouver qu'à cette table davantage de nourriture avait été donnée. Le « chouchou » avait beau tendre le cou pour apercevoir les plats des autres tables, il n'arrivait pas à voir par où la nourriture s'échappait.

A ma propre table, qui était la plus proche de celle de la Directrice, nous avions pris, depuis longtemps, l'habitude de ne laisser aucun surplus. S'il arrivait que dans la répartition initiale nous faisons des parts trop petites, aussitôt nous subdivisions ce qu'il restait dans le plat pour le mettre dans les assiettes et éviter ainsi que le « chouchou » ne le revendique. En effet, s'il avait encore envie de quelque chose et qu'il en restait sur une table des

filles, la Directrice faisait venir le plat pour son « chouchou » alors que celles-ci n'attendaient que poliment que toutes aient vidé leur assiette pour se resservir. A plusieurs reprises, le reste de notre plat nous échappa alors que nous avions encore faim. Instruites de ces mésaventures, tous les restes disparaissaient de notre table, au grand désagrément du « chouchou », qui, jetait son dévolu sur d'autres.

Dans le cadre de la « résistance », je profitai aussi de mon service pour lui donner une leçon. Un soir où les plats de soupe étaient particulièrement brûlants, je fis mine de ne pas remarquer son avant-bras sur la table, à l'endroit où je devais déposer le plat. Je lui mis la soupière directement dessus. Au cri qu'il poussa, je me confondis tout de suite en excuses. La directrice ne savait que penser, me voyant selon toute apparence, sincèrement désolée. Je ne fus pas punie. Par la suite, le « chouchou » m'évita soigneusement, se méfiant de tout piège que j'aurais pu lui tendre. Sa pression sur la nourriture diminua un peu, surtout les soirs où j'étais de service. Notre « résistance » à Zoé et à moi se poursuivit durant toutes les années qu'ils me restaient à « tirer » au pensionnat (surnommé « la prison » par ses occupants). Jamais nous ne nous fîmes prendre. Je garde un sentiment d'amitié pour Zoé qui ne me dénonça pas et me suivit dans ce que je j'avais projeté.